

La grammaire graduelle, à une virgule près



Peter Lang

Sciences pour la communication

La grammaire graduelle, à une virgule près



Peter Lang

Sciences pour la communication

Introduction

Ce volume réunit plusieurs textes suivant une idée directrice, celle que *les fonctions linguistiques*, relationnelles ou non, peuvent *s'actualiser sous des formes plus ou moins fortes du point de vue sémantique*. Ceci conduit à une articulation «en douceur» des niveaux **micro** et **macro** des phénomènes linguistiques, *sur une échelle graduelle pour chacune des fonctions* prises en considération, et non par une addition forcée ni par une frontière nette entre les deux systèmes distincts (l'un **grammatical**, l'autre, **discursif**).

Je ne prétends nullement donner ici une image complète de tous les *continua linguistiques* qu'il peut y avoir, ni de donner des phénomènes choisis l'aperçu le plus homogène possible. Reprenant l'idée de Givón (1979) disant que les locuteurs auraient à disposition deux **modes de communication** – l'un, **pragmatique**, plus concret et sémantiquement plus fort, l'autre, **grammatical**, plus abstrait et sémantiquement plus affaibli – je cherche ici à observer l'articulation entre ces deux modes de manifestation du verbal.

Le concept de **grammaire graduelle** que j'utiliserai rappelle celui de «**grammaire floue**» – posé déjà par Kleiber & Riegel (1978) ou Combettes (1982), à la suite de Ross, Lakoff, etc., et repris récemment notamment par Charolles (2001) et Roulet (2002). Par contre, vu que mes exemples proviennent surtout de discours naturels et de masses verbales plus amples que les «phrases» grammaticales, ces concepts n'ont pas été abordés ici dans une perspective générativiste comme chez la plupart de ces auteurs, mais d'un point de vue plutôt discursif.

Je rejoins aussi l'idée directrice des théories sur la **grammaticalisation** qui, voyant l'origine de la grammaire dans le discours, expliquent la genèse des *fonctions grammaticales*, par un processus d'abstraction, dans les *fonctions pragmatiques*, et traitent les expressions linguistiques en termes de **degrés**. Les théories de la grammaticalisation envisagent la constitution des formes grammaticales comme le résultat d'un cheminement historique effectué par les expressions linguistiques, et ce, à partir d'un *mode* de communication primitif, plus concret – appelé (*psycho*)*logique* (cf. Ecole de Prague; ou H. Paul, apud Samain 2001:

17-20) ou *pragmatique* (chez Givón 1979) – vers un *mode grammatical*, plus évolué et abstrait. Si pour H. Paul, «toute fonction <grammaticale> s’origine dans une fonction <psychologique>» (apud Samain 2001: 19), pour Givón, **la genèse de la syntaxe est dans le discours** (1979: 97).

Pour ce qui concerne **les relations**, disent les mêmes théories:

du point de vue grammatical, on passe [...] de la parataxe à la coordination, puis à la subordination. – C’est le principe de la grammaticalisation (Samain 2001: 22),

ce qui veut dire que les relations peuvent s’exprimer tantôt comme **phénomènes du discours**, tantôt comme **faits de langue** (*ibid.*: 27). On a donc intérêt à «adopter une représentation unifiée des relations sémantiques et indépendante de leur marquage morphosémantique», traiter celles-ci à des niveaux très divers et en accepter un sémantisme plutôt vague, abstrait, inférable par diverses «figures» (Lemaréchal 2001: 31-42). C’est, en effet, reconnaître les deux niveaux de structuration du langage dont parlait aussi Benveniste (1974) quand il faisait la distinction entre *l’organisation sémiotique, du code de la langue* et *l’organisation sémantique, énonciative ou discursive*. Mais c’est surtout rejoindre les principes de ce qu’on a appelé *la pensée faible* («il pensiero debole», cf. Vattimo & Rovatti 1983/1998) et ses modèles non rigides, élastiques et approximatifs par excellence, où aucune catégorie ne semble plus fonctionner comme unité de mesure.

I. Sur le continuum grammaire-discours

La première partie de ce livre est dédiée au **problème de la continuité grammaire-discours**, se plaçant, dès lors, dans une perspective cognitive fonctionnaliste. L’idée directrice rencontre la formule de Charolles (2001), celle que la phrase serait «un format structural parmi d’autres, codant d’une manière plus ou moins spécifique, ce que L. Talmy [...] appelle l’*ossature* d’un *complexe expérientiel*» (247). Au «drame en miniature» de la phrase de Tesnière on reconstituera souvent ici la grandeur nature, à travers quelques fonctions sémantiques-relationnelles (dont les plus importantes sont le sujet-thème, le prédicat, la modalité, la possession, etc.) et la notion même de phrase.

Dans le chapitre 1 intitulé *La conversion pragmatique, ou comment passer de la grammaire au discours*, je tente de démontrer qu'entre les modes grammatical et pragmatique de communication, assez largement reconnus, la frontière n'est pas toujours facile à délimiter, et qu'il faut plutôt croire à un **continuum** plus ou moins homogène sur lequel les langues actualiseraient les fonctions linguistiques. Sur ce continuum, des «points de passage» entre les fonctions grammaticales et les fonctions discursives se font évidents, et il s'avère que le procédé discursif responsable de ce passage est – pour certaines fonctions, du moins – **le détachement**. En effet, pour une série de fonctions à l'intérieur du groupe nominal, mais pas uniquement, j'ai pu démontrer que le détachement des fonctions entraînait une *transformation de la fonction grammaticale en fonction pragmatique*, transformation appelée ci-après **conversion pragmatique**. **Tout semble se jouer à une virgule près**. Ont été considérées «figures discursives», au sens cognitif du terme, les mises en vedette des fonctions grammaticales par divers procédés (*expansion, présentatifs, inversion, marqueurs de ruptures / frontières*) dont certains, de nature verbale, apparaissent comme **plus forts**, et certains autres, prosodiques, **plus faibles**. Quand ils sont responsables d'une «dérivation illocutoire» – transformant certaines fonctions grammaticales en fonctions discursives – ces procédés ont été ci-après appelés *marqueurs de conversion pragmatique*. Il est assez clair que cette «pragmatisation» est bien un procédé inverse à la grammaticalisation proprement dite qui, en tant qu'amplification de fonction (ou *emphase*) a plutôt fait l'objet des études de stylistique. J'ai soumis à l'observation, à l'intérieur du syntagme nominal, les fonctions de *sujet, épithète, apposition conjointe, proposition relative*, ainsi que le rapport de *coordination*.

J'essaie de prouver avec plus de détails (Chapitre 2 *Grands ou petits thèmes*) qu'une certaine *gradualité* est bien à l'œuvre pour une **fonction vague sujet-thème**, et une *continuité* entre les fonctions discrètes de sujet et de thème prises à part. Ni la distinction sujet-thème, ni la perspective graduelle sur le thème ne sont nouvelles, mais l'on pourra ici voir que du niveau grammatical (micro-syntaxique) jusqu'au niveau discursif (macro-syntaxique), la notion de thème est considérée sous plusieurs de ses aspects: *positions* (plus faibles ou plus fortes) – *grammaticales* et / ou *discursives*. Les degrés d'émergence du thème vont effecti-

vement des *expressions sémantiquement explicites*, passent par les *expressions grammaticalisées* plus ou moins marquées, pour se perdre dans le *marquage prosodique* seul, le plus faible pour la notion de thème. Je tente de passer en revue et de comparer plusieurs possibilités expressives du thème en français et en roumain, pour démontrer qu'il s'agit effectivement d'un **continuum expressif, allant décroissant des moyens lexicalisés (forts) jusqu'aux marqueurs grammaticaux (faibles)**. Ces moyens d'expression s'avèrent effectuer un passage graduel de ce que l'on appelle thème discursif vers ce que l'on appelle sujet grammatical, preuve évidente d'une *continuité fonctionnelle macro- / micro-syntaxique*.

Le chapitre 3 (*D'une prédication à l'autre*) est dédié à la problématique très complexe de la **prédication**. Dans une perspective intégratrice de deux catégories qui me paraissent pertinentes et qu'on pourrait appeler **prédication sémantique** et **prédication pragmatique**, je définis la première comme attribuant des propriétés à des «objets du Monde», la seconde, comme parlant de l'énonciation. Ces deux types de prédications seront vues, au niveau de l'expression, comme phénomènes graduels allant du *propositionnel* vers le *moins propositionnel*, de l'*explicite* vers l'*implicite*, et d'une acception stricte – celle de prédicat proprement dit (catégorie nette) – vers une acception large – celle de prédication (catégorie floue). Des cas de fusion entre les deux types sémantique et pragmatique sont également pris en considération, sous le nom de *prédication complexe*.

La catégorie classique d'adverbe, en tant que modalisateur, est vue comme catégorie très floue, elle aussi (Chapitre 4 *Plus ou moins adverbes: le cas des «adverbes de texte»*), tenant compte du fait que:

- d'une part, les «adverbes» ont des portées au-delà du verbe ou de la phrase (cf. les adverbes dits «de constituant» et les «adverbes de phrase») – à savoir aux niveaux de la *séquence discursive* ou du *texte*;
- d'autre part, que ces «adverbes» se présentent souvent, pour un même travail linguistique, comme *plus que des mots* (locutions, propositions) ou, au contraire, *moins que des mots* (particules).

Ceci semble expliquer l'abandon (déjà entamé) de la catégorie d'«adverbe», trop restrictive, en faveur de celle d'«adverbial», plus floue et convenant mieux à la complexité des phénomènes spécifiques à l'oral.

C'est la notion d'**adverbial de texte** qui semble alors s'imposer (vs *ad-
verbe*, au sens premier du mot).

Le chapitre 5 *Métaphore territoriale et possession* traite d'une **structure possessive** du roumain non encore reconnue par les grammaires de cette langue, malgré sa large utilisation dans le registre parlé. Tout en témoignant d'une **métaphore territoriale** encore très forte, elle semble en train de se figer comme expression grammaticale de la possession. Une comparaison avec le français et parfois l'anglais invite à des considérations, d'un côté sur de possibles universaux et, d'un autre côté, sur des parcours de grammaticalisation distincts d'une langue à l'autre.

Les blocs exclamationnels (chapitre 6) attirent l'attention sur un type de **marquage** – non analytique, compact ou «**en bloc**» – de certains sens, émotionnels par excellence, se manifestant notamment dans les *énoncés interjectifs*, et se distinguant du marquage analytique – prototypique pour les énoncés grammaticaux. Je montrerai aussi qu'un **souci de grammaticalité** vient couramment remédier à ce qui, dans l'expression, est souvent moins que grammatical, et révèle par là la pression des contraintes du mode grammatical sur le mode pragmatique (chapitre 7).

Enfin, un dernier chapitre de cette première partie qui est dédiée aux continua grammaire / discours s'occupe plus près de la notion de **phrase**. Y est proposée une catégorie plus adaptée aux discours spontanés, celle de **phrasage**, et ce, en consensus avec toutes les contributions en linguistique de la parole (Saussure, Benveniste, Stati, Roulet) ou en macrosyntaxe (Blanche-Benveniste, Berrendonner, Luzzati, Charolles, Morel, etc.). Plusieurs *principes de clôture* sont pris en considération – sémantiques, syntaxiques, prosodiques et pragmatiques – avec, aussi, des décalages, qui, eux, sont responsables de ces unités imparfaites qui, ne répondant pas aux contraintes fortes des phrases grammaticales, se construisent sur ce qu'on a appelé un *sentiment de phrase* chez les locuteurs (chapitre 8 *De la phrase au phrasage: petits et grands coups discursifs*).

II. Discours et gradualité

Cette deuxième partie est dédiée à une problématique plus spécifiquement discursive – car elle s’occupe de certaines catégories plutôt difficiles à définir: *opérations énonciatives*, *séquences*, *parcours discursifs*, etc. Les repères en sont offerts notamment par une catégorie naturelle plus nette, celle d’*acte*: cette catégorie, mieux définie car perçue comme une *Gestalt* et donc répertoriée par des noms dans toutes les langues naturelles, offre une sorte de terre ferme:

- et pour ce qui semble s’en situer en-deçà (*les opérations*; v. le chapitre 9 *En-deçà des actes: les opérations*);
- et pour ce qui semble s’en situer au-delà (*les séquences*; v. le chapitre 10 *De l’acte aux activités: les séquences*).

Une gradualité ou des continua s’avèrent être à l’œuvre:

- aussi bien entre l’*opération* (en tant que pré-catégorie) et les catégories discursives proprement dites qui s’actualisent comme plus ou moins *actes*;
- qu’entre les niveaux de textualisation:

niveau acte < niveau séquence < niveau texte.

Cette problématique sera vue, elle aussi, sur une échelle de valeurs graduelles. Ainsi, le chapitre 9 *En-deçà des actes: les opérations* introduit dans l’analyse discursive une catégorie concurrente à celle d’acte – la catégorie d’**opération**. Je démontre comment la catégorie naturelle d’*acte de langage* – s’avérant inadéquate et insuffisante (car sa définition, trop étroite, laisse de côté de très nombreux phénomènes discursifs, comme les ratés, faux-départs, modalisateurs, marqueurs, connecteurs, régulateurs, ponctuants, particules...) – a réclamé d’autres catégories, plus ou moins larges, comme celles d’*acte discursif*, de *semi-acte*, et une multitude de catégories plutôt relationnelles: *opérateurs*, *marqueurs*, *ponctuants*, etc. La catégorie d’*opération*, définie ici sur celle de *prédication énonciative*, semble avoir un pouvoir explicatif plus grand car elle ramène les phénomènes «difficiles» à des *faire distincts* que les locuteurs sont censés gérer simultanément dans la production du discours. Chacun de ces faire occuperait ce que j’ai déjà appelé ailleurs *espaces discursifs*

(cf. Pop 2000a). Dire que «tout est opération», c'est homogénéiser la perspective sur le discours, c'est-à-dire considérer qu'aussi bien les catégories «difficiles» (marqueurs, connecteurs, ponctuels, régulateurs, ratés, particules) que les actes sont des opérations ou des configurations d'opérations.

De l'acte aux activités: les séquences est un chapitre destiné à un type d'unités discursives intuitivement appelées **séquences**. J'invoque notamment des phénomènes comme *faire des compliments, donner des explications, lancer des hypothèses, faire une digression, se plaindre*, etc., qui sont, d'évidence, des activités, et non de simples actes, et que les locuteurs perçoivent comme distincts à l'intérieur des discours. Ne pas les avoir encore suffisamment décrites est notamment dû aux difficultés de définition ou de délimitation que posent de telles «unités», apparaissant comme trop floues pour l'exigence de rigueur des catégories scientifiques. Pour ces catégories plutôt «naturelles», des définitions et / ou des descriptions permissives sont à donner: c'est ce que je tente de faire, entre autres, dans cette section.

Deux autres chapitres mettent en discussion le **passage de l'avant-plan à l'arrière-plan** du discours et vice-versa: pour le premier cas de figure, avec le travail au niveau des savoirs partagés et ses fonctions argumentatives; pour le deuxième cas, avec le fonctionnement du marqueur *eh bien* qui indique le passage de l'arrière-plan vers le premier plan discursif. Ainsi, le chapitre 11 *Parcours discursifs et séquences argumentatives: une histoire de coulisses* s'occupe des séquences argumentatives insérées dans les discours non argumentatifs: narratifs, descriptifs, métadiscursifs, etc. – pour observer la problématique de l'**avant-plan** et de l'**arrière-plan discursifs**. Sont plus précisément étudiées les «retours» dans le discours, et les effets informatifs et / ou argumentatifs de ces séquences. Un problème de gradualité se pose là encore, qui laisserait voir une échelle plus nuancée de plans arrière et avant, ainsi qu'un jeu de saillance dépendant des «lectures» possibles; ou, vice-versa, qui laisserait voir que ces «lectures» seraient dépendantes des degrés de saillance des plans discursifs. Une description en termes de «**fil discursifs**» est proposée, avec une analyse des *traces / indicateurs* utilisé(e)s par les locuteurs sur les différents **parcours** – narratifs, descriptifs, dialogaux, etc. – qui s'entrelacent dans un seul et même discours / texte.

Le marqueur *eh bien* est d'un côté vu comme résultat d'une grammaticalisation, et, d'un autre côté, comme indicateur, plus ou moins explicite, de *parcours discursifs*. Une des conclusions qui émergent de l'étude de *eh bien* et de ses équivalents en roumain laisse entendre que l'observation des types de parcours discursifs peut être un bon critère pour l'étude interlinguistique des marqueurs. En dehors de leur sémantisme flou et de leurs équivalences reconnues difficiles d'une langue à l'autre, les résultats de ces observations semblent par ailleurs justifier l'investigation du *marquage descriptif (lexical ou explicite) des procéduraux*, réputés par excellence implicites. Une perspective graduelle sur les marqueurs est ici suggérée, avec une analyse sur *eh bien* et ses équivalents en roumain (Chapitre 12 *Parcours discursifs et marqueurs: le cas de <eh bien>*).

Un dernier chapitre (13: *En-deçà et au-delà des genres: le cas de <l'ouï-dire>*) pose le problème de la gradualité au niveau des genres discursifs, et l'échelle aurait la forme:

hyper-genre > genre > séquence > énoncé > mot.

L'étude se fait sur le cas de *l'ouï-dire* en tant que hyper-genre, avec ses formes génériques, séquentielles, lexicales, etc.